

LE CHANT DE L'ŒUF

Antonin ébouriffa la tête de son chien qui agitait la queue en aboyant en direction du chemin.

– Qu'est-ce que t'as vu Pilaf ? Te voilà tout énervé. T'as senti quelque chose ?

Le chien sembla opiner comme pour confirmer. Intrigué, Antonin le suivit. Le panorama des montagnes se révéla brutalement. Sommets blancs, aiguilles scintillantes, émergeant d'une mer ouatée qui recouvrait une vallée invisible. Le printemps tardait à s'imposer malgré le soleil généreux qui déversait ses rayons sur le vert tendre des pâturages. Un vent frais soufflait dans les branches des sapins faisant naître une mélodie flûtée vibrant dans les aigus. Le chien aboya faiblement en direction d'un chalet dont la toiture de lauzes se détachait dans la pente où paissaient les chèvres d'Antonin. Ce dernier s'approcha afin d'avoir un meilleur coup d'œil sur le chemin et le chalet en contrebas. Aucun randonneur n'était en vue. Au-dessus de la ferme d'Antonin, la piste se terminait en sentier pierreux qui entaillait le flanc de la montagne en lacets serrés jusqu'au col de Baz. Son regard balaya le hameau plus bas, désert en cette saison. C'est alors qu'Antonin remarqua la présence d'un 4X4 garé devant le chalet des Morettes, le plus proche du sien.

Cette découverte déconcertante eut pour effet de le mettre de mauvaise humeur. Il vivait seul et régnait tel un souverain solitaire sur ce hameau fantôme avec pour seuls amis son chien, ses chèvres et ses quelques vaches. Il trinquait parfois au bistro du village avec les anciens lorsqu'il descendait au marché. Il renseignait des randonneurs égarés, mais ça s'arrêtait là.

Qu'est-ce qui se tramait au chalet des Morettes ? Les enfants d'Eugénie, décédée voilà des années, avaient-ils décidé de vendre ? Il sauta dans sa vieille Toyota rouillée jusqu'aux essieux, accompagné de Pilaf qui jappait de plaisir. Il ralentit devant les Morettes espérant apercevoir quelqu'un. On peut être sauvage mais aussi curieux. La porte était fermée. Il continua jusqu'au village dans l'idée de questionner les habitués du bar généralement au fait des derniers potins alimentés par la source intarissable des bavardages de leurs épouses. Les nouvelles circulaient très vite, il apprit ainsi qu'un couple venait d'acquérir le chalet. Ses nouveaux voisins passaient pour être de jeunes cadres stressés et surbookés qui comptaient venir recharger leurs batteries pendant les week-ends et les vacances. Et comme par hasard, se dit Antonin en frémissant, aujourd'hui c'est le 1^{er} mai avec un *Pont* de trois jours. Il reprit le chemin du retour le cœur lourd comme une pierre, habité d'un mauvais pressentiment, d'une menace sourde et prégnante qui résonnait comme un hallali, la fin de sa liberté.

En début d'après-midi Pilaf se dressa sur son séant, aboyant joyeusement pour annoncer l'arrivée de visiteurs. Les voisins venaient se présenter. Antonin s'appliqua à se montrer sous

son plus mauvais jour, ses cheveux blancs tombant sur les épaules, les joues dissimulées sous une barbe drue, deux petites fentes à la place des yeux surmontés d'un front raviné par les rides. Mutique et taciturne, il se retira en lui-même, le meilleur rempart contre l'intrusion de ces deux trouble-fête, répondant par monosyllabes aux questions bienveillantes qui lui étaient posées. Le lendemain de cette première rencontre, il répara la clôture qui séparait les deux propriétés afin de bien marquer son territoire. Les chèvres broutaient près de lui, faisant tinter d'un son argentin les clochettes suspendues à leur cou tandis que les clarines des vaches résonnaient non loin. Antonin espérait qu'il ne reverrait pas ses voisins de sitôt. Pour le moment, chèvres et vaches retrouvaient les alpages après le confinement que l'hiver leur avait imposé. Leurs cloches jouaient une joyeuse partition renvoyée par l'écho jusque dans la vallée.

La fois suivante, les jeunes bobos tentèrent une nouvelle approche, se heurtèrent de nouveau au visage fermé d'Antonin. Ils rebroussèrent chemin. D'autant qu'ils étaient épuisés par l'aménagement du chalet qui dévorait leurs forces et leur énergie. Le tableau idyllique du havre de paix baigné de lumière et d'air pur se ternissait au fur et à mesure de leurs séjours. Ils n'avaient pas prévu les orages soudains qui noyaient les pentes, le vent du Nord qui griffait les visages, les membres fourbus à tant manier la hache pour couper le bois de chauffage. Sans compter le tintement incessant des sonnailles suspendues au cou des bestiaux dans le champ d'à côté. Faute de pouvoir dialoguer avec Antonin, ils finirent par aller se plaindre auprès du maire. Ils ne supportaient plus la symphonie des cloches jouée sous leurs fenêtres de jour comme de nuit. Il fallait qu'Antonin retire ces retentissants grelots du cou de ses animaux. Quand ils le lui avaient demandé gentiment, il s'était insurgé en se récriant que ce n'étaient pas les gens de la ville qui allaient faire la loi à la montagne. Les clarines étaient au troupeau ce que les arbres étaient à la forêt, l'un n'allait pas sans l'autre. Il ne changerait rien et ils n'avaient qu'à se brancher un casque sur les oreilles s'ils n'appréciaient pas la musique de la nature.

Quelques jours plus tard il eut la surprise d'avoir la visite du maire et d'un adjoint, deux vieux compères qu'il avait connus sur les bancs de l'école avec qui il levait le coude au bistro. Passées les amabilités d'usage, ils en vinrent au fait.

– Alors Antonin, il paraît que les sonnailles de tes bêtes dérangent tes voisins de la ville ?

– Ah je vois, ils sont venus se plaindre chez toi ? Qu'ils comptent pas sur moi pour faire un geste. Une bête sans clarine c'est comme une tomme sans croûte. Et pourquoi pas demander aux curés de plus faire sonner les cloches des églises ?

– Ben ça se fait déjà hélas !

– J’suis pas un cureton !

– Écoute Antonin, on te soutient à cent pour cent, mais ces zozos-là sont venus m’avertir qu’ils t’enverraient au juge si je n’arrive pas à te convaincre. Ils m’ont dit de te dire qu’ils laissaient la porte ouverte à un accord. T’enlèves les cloches aux bêtes et ils te fichent la paix.

– C’est ça, t’es contre moi, contre les traditions, dis-le tout de suite !

– Non, pas du tout, mais on est pour la paix des montagnes. Reconnais qu’ils ne viennent pas souvent. T’enlèves tes cloches quand ils sont là, puis tu les remets quand ils repartent, et tout le monde est content.

– Tu me demandes de baisser mon froc.

– C’est ça ou le juge, t’as pas vraiment le choix. J’suis pas sûr qu’le juge il te donne raison. Alors qu’ils laissent la porte ouverte à une entente.

Un grand silence suivit. Les rouages du cerveau d’Antonin s’étaient mis en route dans une longue réflexion.

– D’accord, j’accepte. Pas de cloches quand ils sont à leur chalet.

– Te voilà raisonnable. C’est mieux pour tout le monde.

Le maire et l’adjoint s’en allèrent, soulagés mais un peu inquiets, car, connaissant Antonin, ils ne s’attendaient pas à une victoire aussi facile.

Le lendemain à l’aube, Antonin sauta dans sa guimbarde en direction de l’élevage de poulets que gérait son ami Victor.

– Qu’est-ce qui me vaut l’honneur ? l’accueillit ce dernier.

– Je m’fais un poulailler. Je t’achète quelques poules, des pondeuses. Et pour le coq, un qui pousse bien la chansonnette si tu vois ce que j’veux dire.

– J’ai ce qu’il te faut. Celui-là, y a jamais moyen de le faire taire, dit-il en désignant un gallinacé qui déambulait tête haute en lançant de stridents cocoricos. Tu le mettrais à la casserole, il chanterait encore.

– Je l’embarque.

– Ça va te faire une belle fanfare avec les poules qui braillent chaque fois qu’elles pondent, j’croyais que t’aimais bien le silence.

– On appelle ça le chant de l’œuf. Des poules, des œufs, ça fait un peu d’musique !

Et devant le regard interrogateur de Victor,

- C’est pour l’ambiance. La montagne, ça nous gagne. Pas vrai ?

Janine MALAVAL